

de l'animal, l'assomme ; tantôt ce sont des rotins disposés de manière qu'ils saisissent le tigre par les reins ; tantôt c'est une bascule qui s'enfonçant sous les pas de l'animal, le précipite sur des pieux pointus. Les tigres font principalement leur nourriture des singes dont les bois sont remplis. Les crocodiles dévorent aussi beaucoup de Sumatranais, lorsqu'ils se baignent dans les rivières, usage dont l'expérience et la vue d'un danger continuel ne peuvent les détourner. L'idée superstitieuse qui leur fait regarder ces animaux comme sacrés, les empêche aussi de les détruire.

La poudre à canon se fabrique dans plusieurs parties de l'île, mais beaucoup moins dans le pays des Radjans que dans ceux de Menangcabau, des Battas et d'Achem, dont les habitans sont fréquemment en guerre. Elle est imparfaitement granulée.

Le djaggri, ou sucre du pays, se fait ordinairement avec le suc de l'anou, espèce de palmier. Ce suc, quand il est frais, est un breuvage agréable. On le fait fermenter en y mêlant du ragghi, sorte de composition. En y jetant alors une certaine quantité de riz on obtient du brom qui est une liqueur enivrante ; elle est la base de l'arrack que les Sumatranais n'ont pas l'art de distiller. L'ivrognerie est rare parmi eux. En quelques endroits ils écrasent la canne à sucre dans un mou-

lin ; puis ils font bouillir le suc jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance d'un sirop épais ; ils en forment des gâteaux qu'ils mettent sécher sur des feuilles.

Le djaggri, indépendamment de son usage comme sucre, se mêle avec la chaux, et donne un mortier excellent et un très-bon ciment : on en crépit les murs dans quelques parties de l'Inde ; il acquiert l'apparence du marbre.

Pour faire du sel, les Sumatranais allument du feu près du rivage, et aspergent le foyer avec l'eau de la mer que le feu fait évaporer. Le sel se précipite dans les cendres, que l'on recueille dans des paniers ou dans des manches d'écorce d'arbre, et l'on verse par-dessus de l'eau de la mer jusqu'à ce que les particules salines soient toutes entraînées dans un vaisseau où on les reçoit. On fait ensuite bouillir cette eau jusqu'à ce que le sel s'attache en forme de croûte épaisse au fond et sur les côtés du vaisseau ; il contient tant de potasse, qu'il se dissout facilement et ne peut se transporter très-loin.

Dans leurs maladies, les Sumatranais ont principalement recours aux sudorifiques. Lorsqu'un homme est attaqué d'épilepsie ou privé de la raison, ils s'imaginent qu'il est possédé d'un esprit malin ; pour l'exorciser, ils placent ce malheureux dans une hutte à laquelle ils mettent le feu, et lui

laissent la liberté de s'échapper le mieux qu'il peut à travers les flammes. L'effroi qui est capable de troubler l'entendement dans un homme jouissant de sa raison, peut produire, dans le cas contraire, un effet opposé.

Les connaissances des Sumatranais dans les sciences sont très-bornées. Laxa ou dix mille est le nombre le plus haut que la langue malaie puisse exprimer. Pour compter plusieurs petits objets, ils mettent de côté chaque dixaine, puis chaque centaine. Lorsqu'ils prévoient qu'ils pourront avoir besoin un jour de savoir le compte des marchandises qu'ils portent au marché, ils aident leur mémoire en faisant des nœuds sur un cordon auquel ils ont recours dans l'occasion.

La quantité de la plupart des marchandises s'évalue par la mesure de capacité, l'usage des poids ayant été apparemment introduit chez eux par les étrangers; le picoul et le caty ne sont usités que sur la côte et dans les lieux fréquentés par les Malais. Le coulah ou bambou contient à peu près quatre pintes; huit cents coulahs font un coyan; le tchoupa est le quart d'un coulah; on vend même les dents d'éléphant au coulah; mais par un coulah on entend une quantité égale en poids à un coulah de riz.

Les mesures de longueur sont prises des dimensions du corps humain. Le deppo ou brasse, est

l'étendue des deux bras jusqu'à l'extrémité des doigts; l'etto ou coudée est la longueur de l'avant-bras et de la main; le kéki est celle du pied; le djanca, la palme ou l'empam; le djarri, le pouce.

Les Sumatranais de l'intérieur ne savent pas que leur pays est une île, et n'ont pas même de nom général pour l'exprimer. L'habitude les rend habiles à voyager dans les bois, où ils marchent des semaines et même des mois entiers, sans voir d'habitations. Dans les endroits peu fréquentés, et où ils ont occasion de frayer de nouveaux sentiers, ils font sur les arbres des marques par le moyen desquelles ils puissent à l'avenir diriger leurs pas et ceux des autres voyageurs. « J'ai entendu dire à un homme, observe M. Marsden: je vais tenter telle route, car mon père, quand il vivait, me dit qu'il y avait laissé sa marque. » Ils estiment la distance d'un lieu à un autre par les journées de marche, et non par la mesure de l'espace parcouru. Leur journée ou marche d'un jour peut être évaluée à vingt milles. Ils ne peuvent fournir une longue marche.

Ils estiment vaguement leurs périodes annuelles sur les révolutions des saisons; et comptent les années par le nombre de leurs moissons. De même que les Malais, ils calculent le temps d'après les périodes lunaires; mais ils ne cherchent pas à les faire concorder avec la révolution solaire. La divi-

sion du mois en semaines ne leur est pas connue, excepté dans les lieux où elle a été introduite avec l'islamisme ; lorsque l'exactitude le requiert, ils emploient le jour de l'âge de la lune. Ils ne subdivisent pas le jour en heures ; pour désigner le temps du jour où une circonstance dont ils veulent parler est arrivée, ils montrent avec le doigt le point du ciel où le soleil était alors. Ils connaissent la planète de Vénus, sans cependant la regarder comme la même dans les différentes périodes de sa révolution. Ils savent quelle nuit la nouvelle lune doit se montrer ; les Malais la saluent par une salve de canons. Les Sumatranais connaissent aussi l'heure de la marée qui est haute, sur la côte sud-ouest, quand la lune se trouve à l'horizon, et basse quand elle passe au méridien. Lorsqu'ils aperçoivent une étoile brillante près de la lune, ils présagent une tempête. Pendant les éclipses, ils font un tintamarre terrible avec toutes sortes d'objets sonores pour empêcher l'un des astres d'être dévoré par l'autre. Ils disent qu'il y a dans la lune un homme continuellement occupé à filer du coton, mais que chaque nuit un rat vient ronger le fil, ce qui l'oblige à recommencer son ouvrage.

Dépourvus d'histoire et de chronologie, ils ne conservent la mémoire des événemens que par tradition.

Ils aiment la musique avec passion ; la plupart de leurs instrumens paraissent leur être venus des Chinois ou autres peuples plus à l'est. Ils ont des violons, des flûtes de bambou et des gongs.

Quoique les Sumatranais aient pris des Malais une partie de leurs vices, ils ont des vertus qui leur sont particulières. Ils sont doux, paisibles, patients, à moins que l'on n'excite leur colère par quelque violente provocation ; alors ils sont implacables dans leur ressentiment. Ils sont sobres et très-hospitaliers. Leurs mœurs sont simples, ils n'ont point la fourberie et la ruse des Malais, à l'exception de leurs chefs, parmi lesquels ces vices sont fréquens ; ils sont néanmoins doués de beaucoup d'intelligence, et montrent souvent une pénétration et une sagacité peu communes. Les femmes sont chastes ; les hommes sont modestes, très-réservés dans leurs paroles et leurs actions ; graves dans leur maintien, rarement ils rient aux éclats. D'un autre côté ils sont indolens, chicaneurs, adonnés au jeu, fripons dans leurs rapports avec les étrangers ; défiants, menteurs, rampans, serviles. Quoique propres sur leur personne, ils sont sales dans leurs habits qu'ils ne lavent jamais.

Parlons maintenant du gouvernement, des lois, des coutumes et des mœurs des différens peuples de Sumatra, et commençons par le nord de l'île.

Le royaume d'Achen s'étend à une cinquantaine de milles dans l'intérieur; autrefois il était bien plus considérable. Dans une vallée de la pointe nord-ouest de l'île, s'élève la ville d'Achen, sur les bords d'une rivière qui, deux milles plus bas, se jette dans la mer. L'air d'Achen est regardé comme sain; cette ville, comme l'a dit un ancien missionnaire, présente l'aspect d'une forêt de cocotiers, de bambous, de bananiers, au milieu desquels passe une assez belle rivière toute couverte de bateaux; mettez dans cette forêt un nombre incroyable de maisons faites avec des cannes, des roseaux, des écorces, et disposez-les de manière qu'elles forment tantôt des rues et tantôt des quartiers séparés; coupez ces divers quartiers de prairies et de bois; répandez partout dans cette grande forêt autant d'hommes qu'on en voit dans nos villes lorsqu'elles sont bien peuplées, vous vous formerez une idée assez juste d'Achen. Tout est négligé et naturel, champêtre et même un peu sauvage. Quand on est dans la rade, on n'aperçoit aucun vestige, ni aucune apparence de la ville, parce que de grands arbres qui bordent le rivage, en cachent toutes les maisons; rien n'est plus agréable que de voir le matin, une infinité de petits bateaux de pêcheurs qui sortent de la rivière avec le jour; ils ne rentrent que le soir lorsque le soleil se couche.

Le palais du roi, si on peut lui donner ce nom, est un bâtiment d'une architecture grossière et bizarre; il est entouré de fortes murailles pour pouvoir résister aux attaques de l'ennemi. Les maisons sont élevées de quelques pieds au-dessus du sol, à cause des inondations qui arrivent dans la saison des pluies. Les hauteurs qui entourent la vallée où Achen est bâti, forment un vaste amphithéâtre qui présente des champs cultivés, des plantations régulières, des groupes de maisons propres et élégantes, de petits villages avec des mosquées construites sans magnificence, mais avec goût.

Les Achenois sont plus grands, plus vigoureux et plus noirs que les autres Sumatranais: ils paraissent être un mélange de Battas, de Malais et de Khodjas ou habitans de la côte de Coromandel. Ils sont plus actifs et plus industrieux que leurs voisins. Leur religion est l'islamisme, et comme ils ont beaucoup de prêtres, ils observent avec une grande exactitude les pratiques de leur croyance. Ils parlent le malais et l'écrivent avec des caractères arabes.

On fabrique dans la ville d'Achen des toiles de coton épaisses et des étoffes de soie dont on fait les cayen sarrong. Les Achenois sont d'habiles et hardis navigateurs; ils emploient plusieurs sortes de navires. L'agriculture est plus perfectionnée chez eux que dans le reste de l'île.

Quoique la capitale ne soit plus l'entrepôt des marchandises de l'archipel oriental de l'Asie, elle fait encore un commerce considérable. Une dizaine de navires de la côte de Coromandel y apportent tous les ans du sel, des toiles de coton, de l'opium, des marchandises d'Europe, et reçoivent en échange de la poudre d'or, du bois de sapan, du betel, du poivre, du soufre, du camphre, du benjoin et de la soie écrue de qualité inférieure. Des navires européens et américains fournissent Achen de fer et d'objets fabriqués en Europe.

Comme il n'y a pas de monnaies frappées dans le pays, les Achenois font leurs paiemens en poudre d'or, c'est pourquoi ils sont tous pourvus d'une balance et d'un petit trébuchet.

Le gouvernement est une monarchie héréditaire; le pouvoir du roi est limité non par des lois fixes, mais par la résistance et le crédit des grands, et par le mécontentement du peuple. Cette résistance se déploie d'une manière tellement irrégulière, avec si peu d'unanimité, et a si peu le bien public pour objet, qu'il n'en résulte rien pour la liberté; c'est seulement une alternative de tyrannie et d'anarchie; effet naturel de tout ce qui se rapproche du gouvernement féodal. Le roi entretient dans son palais une garde de cent Cipayes qu'il fait venir de la côte de Coromandel et les paie fort mal.

Le grand conseil de la nation est composé du roi ou sultan, de quatre oulouballangs, de huit personnages d'un rang inférieur qui sont à sa droite, et de seize cadjourangs qui sont à sa gauche. Aux pieds du roi se tient une femme à laquelle il fait connaître ses volontés; celle-ci les communique à un eunuque qui est auprès d'elle, et qui les fait passer au cadjourang-gondon, qui les déclare à haute voix à l'assemblée. A ce conseil assistent encore deux autres officiers, dont l'un a le gouvernement du bazar ou marché, et l'autre est chargé de faire punir les criminels.

Tout ce qui concerne le commerce et les droits du port est du ressort du chabandar: il donne le chap ou la permission de trafiquer, en élevant un cris à poignée d'or sur la tête du marchand qui arrive: sans cette formalité, celui-ci ne pourrait débarquer les marchandises; il envoie ensuite les présens d'usage au roi et à ses officiers.

Lorsqu'un ambassadeur débarque, on lui envoie les éléphants du sultan pour le conduire à la cour avec ses lettres; ces dépêches sont remises entre les mains d'un eunuque qui les pose sur un plat d'argent couvert d'une riche étoffe de soie, et placé sur le dos du grand éléphant. Le cortège arrivé à une cinquantaine de toises d'une salle ouverte dans laquelle le monarque se trouve, l'ambassadeur met pied à terre et salue le sultan par

une profonde inclination, et en même temps, élève les mains jointes sur sa tête. Si c'est un Européen, il ôte ses souliers; après avoir fait une seconde révérence, on le fait asseoir sur le plancher couvert d'un tapis, et on lui sert le betel. L'envoyé est ensuite conduit dans un bâtiment séparé, où il est régalé par les officiers de la cour, et le soir on le reconduit de la même manière qu'il est venu et à la lumière d'un grand nombre de torches. Le trône était autrefois en ivoire et en écaille; quand des reines l'occupaient, il était caché par un rideau de gaze, qui, sans arrêter la voix, empêchait de rien voir au travers.

Le pays qui dépend immédiatement d'Achen, est divisé en trois territoires gouvernés chacun par un panglime qui a sous loi un iman et quatre panghitchis pour chaque mosquée. Cet état est très-peuplé. Les habitans ne paient d'autre impôt au roi qu'une mesure de riz par an; c'est plutôt une marque d'hommage des sujets qui la portent eux-mêmes à la cour; ils reçoivent en retour l'équivalent en tabac ou en toute autre chose. Le sultan tire tout son revenu des droits d'entrée et de sortie sur les marchandises. Les revenus des nobles consistent dans les taxes des cantons soumis à leur juridiction. Sur plusieurs routes de l'intérieur, on perçoit un droit de péage sur les denrées et sur les marchandises qui passent.

Les lois pénales sont très-sévères; malheureusement elles n'atteignent que les faibles. Les discordes civiles ont rendu le peuple dissimulé, cruel et perfide.

Les Portugais débarquèrent sur la côte de Malabar en 1498: ils s'emparèrent de Macca en 1511; dès cette époque commença une lutte longue et sanglante entre cette colonie des conquérans de l'Inde, et le royaume d'Achen qui occupait l'autre côté du détroit. Les Achenois profitèrent de cette lutte pour subjuguier et réunir sous leur obéissance les petits états qui les environnaient. Vers la fin du seizième siècle ils s'étaient élevés à un haut degré de prospérité. Excepté les Portugais, toutes les nations maritimes, depuis le Japon jusqu'à l'Arabie, abordaient dans leurs ports, et y étaient reçues en amies. Toutes étaient intéressées à aider les Achenois dans leurs efforts contre les Portugais qui voulaient être les dominateurs de ces mers, et réserver pour eux seuls le commerce des riches contrées de l'Orient.

Dans ce temps l'autorité du sultan d'Achen paraît avoir été contrebalancée par l'influence des Orangkayas, ou corps des nobles, qui possédaient de grandes richesses, et résidaient dans des châteaux fortifiés. Se regardant comme indépendans, ils se livraient souvent à leur humeur hautaine et insolente. Ils massacraient successivement les

souverains. En 1585 un usurpateur s'empara du trône, et pour fonder sa dynastie, égorga les nobles qui l'avaient aidé à y monter; pour s'assurer à l'avenir de leur soumission, il s'empara de leurs armes, et détruisit leurs châteaux. Il gouverna despotiquement, et le pays s'appauvrit.

En 1600 les Hollandais parurent pour la première fois dans les mers de l'Inde; ils visitèrent Achen avec deux vaisseaux, et n'y furent pas bien accueillis. Les Anglais y arrivèrent en 1602 sous la conduite de Jacques Lancastré. En 1606 un nouvel usurpateur s'empara du pouvoir suprême, et par son courage, son activité et sa vigilance il rendit au royaume d'Achen ses anciennes limites, il les agrandit, et fit des conquêtes sur la côte de Malacca. Il essaya même en 1628 de s'emparer de la ville de ce nom. Après une alternative de succès et de revers, l'armée des Achenois fut détruite. Bien loin de se laisser décourager, ils aidèrent en 1641 les Hollandais à prendre Malacca.

A la mort de ce conquérant devenu avare et sanguinaire, les nobles, pour se garantir du despotisme dont ils venaient d'éprouver de si tristes effets, mirent sur le trône une reine à laquelle ils ne permirent point de se marier. La monarchie fut ainsi changée en une véritable aristocratie. La dynastie des reines, pendant laquelle les

grands jouissaient de tout le pouvoir, se maintint pendant cinquante-neuf ans, elle ne finit qu'en 1699. Durant ce temps les ressorts du gouvernement s'affaiblirent.

En 1700 un prêtre parvint par ses intrigues à se faire couronner. Des guerres civiles éclatèrent, elles donnèrent aux Européens la facilité de s'établir dans les diverses parties de Sumatra, et de s'en disputer la possession. Les Anglais fixés à Bencoulen dès 1689, y bâtirent un fort en 1714; plus tard, ils se rendirent maîtres de Pedang et des autres comptoirs hollandais.

Les nobles Achenois avaient usurpé tout le pouvoir; ils déposaient le roi à peu près suivant leur caprice; divisés entre eux, ils ne pouvaient gouverner, ni ne voulaient permettre qu'on les gouvernât. Les rois, de leur côté, étaient toujours tentés de s'approprier le monopole avec les étrangers; cette vieille cause de discorde intestine entre les grands personnages de l'état se renouvelait toujours. La politique des Européens l'entretenait soigneusement.

En 1781 la vertu d'un seul homme arrêta l'effusion du sang, et calma la fureur des partis. Le jeune prince qu'ils avaient consenti à reconnaître, mourut dix ans après, respecté et universellement regretté. Son fils était encore sur le trône en 1805. Des guerres avec son oncle avaient af-